SEBASTIÀ ALZAMORA

Memento mori

roman traduit du catalan par Serge Mestre



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Barcelone, été 1936. Le Front populaire au pouvoir déchaîne la plus grande persécution religieuse qu'ait connue l'Espagne. Des éléments anarchistes incontrôlés se proposent d'“exfiltrer” discrètement des confréries religieuses, contre rançon.

Dans la cuisine de la pension où ils se sont réfugiés en attendant de pouvoir quitter le pays, des frères maristes trouvent le corps sans vie d'un des leurs ; dans la ruelle avoisinante gît celui d'un enfant. Ils ont été vidés de leur sang, dans un *modus operandi* qui ressemble fort à celui des vampires.

Le commissaire chargé de l'enquête ne croit pas aux vampires. Et pour tout dire, il n'accorde pas plus de crédit aux religieux qu'aux anarchistes qui les persécutent. Les deux acolytes (un docteur et un juge) qui l'assistent occasionnellement sont, eux, fascinés par la légende du Golem et s'ingénient à créer du vivant à partir de la matière inerte et plus particulièrement de dépouilles humaines. Pendant que ses amis s'exaltent avec leurs macabres automates, le commissaire se rend au couvent des Capucines où le chef des anarchistes a caché un évêque dont il pense pouvoir négocier la vie auprès des fascistes. L'infâme éminence, qui se pense aussi surnaturel que Dieu, y a jeté son dévolu sur une toute jeune novice. Est-ce l'effet de la pureté de son chant ou de son insoutenable puberté ?

Thriller gothique sépulcral, d'une beauté grave et envoûtante, *Memento mori* décrit un monde au bord du gouffre avec une effroyable douceur.

SEBASTIÀ ALZAMORA

Sebastià Alzamora est né à Majorque en 1972. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes et de romans. Memento mori *lui a valu le prix San Jordi 2011.*

DU MÊME AUTEUR

LA FLEUR DE PEAU, Métailié, 2007.

Illustration de couverture : Dino Valls, Discrimen (détail)

Titre original :
Crim de sang
Éditeur original :
Raval Edicions, SLU, Proa, Barcelone
© Sebastià Alzamora, 2012
publié avec l'accord de
Cristina Mora Literary & Film Agency, Barcelone

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02038-5

SEBASTIÀ ALZAMORA

Memento mori

roman traduit du catalan par Serge Mestre

ACTES SUD

à María José Lagos

Du plus profond de l'homme
le monstre est apparu.

Josep Lluís Aguiló

Il écrivait :

Souvent, lorsque la soif me saisit, je pense à l'Esprit saint. Contrairement à ce que certaines superstitions affirment, nous, les vampires, n'éprouvons pas de répulsion à l'intérieur d'une église. La vue du symbole de la croix ne m'a jamais gêné, sauf une fois où, profitant du fait que j'étais en train de dormir dans mon repaire, quelque part sur la frontière hongroise, un berger a utilisé une croix pour me perforer le thorax. Je me la suis arrachée d'une main et de l'autre j'ai arraché le cœur du berger, j'ai exprimé le sang dans mon poing et je l'ai avidement avalé. Ensuite, j'ai empalé son corps sur un pieu qui marquait la limite entre les deux territoires : frappé par les rafales du vent glacé, celui-ci s'agitait comme un épouvantail désarticulé, perdu dans la nuit, sans réconfort ni espoir. J'ai abandonné la croix par terre, aux pieds du berger.

Non, je ne suis indisposé ni par la croix ni par les temples chrétiens : de fait, j'ai été dévot dans une vie antérieure, il y a bien longtemps déjà. Et, dans mon existence actuelle, penser à l'Esprit saint me soulage. Au bout du compte, il s'agit également d'un démon, un *daemon*. Nous sommes tous deux rangés dans la catégorie

des êtres que les hommes considèrent comme inconcevables. J'apprécie les qualités qu'on associe à l'Esprit saint, car ce sont elles qui conviennent à un bon agencement de la nature : sagesse, compréhension, conseil, fermeté, science, pitié, crainte de Dieu. La courtoisie de l'assassin se manifeste sous forme de pitié : la crainte de Dieu est un euphémisme pour faire référence à l'angoisse de la victime devant l'imminence de son exécution. La science sert à raffiner les méthodes du carnage, la fermeté permet de ne pas faiblir pendant la traque, la compréhension à la concrétiser, le conseil à assumer le vide d'une existence dépourvue de temps, et la sagesse à la mener. Le mot communément utilisé pour définir ce que je suis est le mot : *monstre*, et je déteste l'écrire : l'Esprit saint lui aussi est un monstre. Dieu également est un monstre. Il est évident qu'il a insufflé de la monstruosité à tout ce qu'il a créé.

De l'endroit où je me trouve, je sens la rumeur des explosions des bombes, qui résonnent, menaçantes, dans la nuit, semblable à un roulement de tonnerre qui s'approche. Des hommes qui tuent d'autres hommes, pour quelque profit, ou par simple plaisir de le faire : j'ai fréquemment vu cela et ne m'en lasse jamais. J'apprécie les lieux où règne la violence, car je peux y chasser plus à mon aise. Des pays en guerre, des villes dévastées, des rues ensanglantées : je me suis toujours senti ému, en ces endroits-là, par la persévérance que les hommes parviennent à mettre en œuvre dans l'exercice de leur cruauté. Il existe un chiffre du mal, inconnu des vampires eux-mêmes, de tous les monstres et de tous les démons, et la guerre en exprime toujours au moins une décimale. Et parfois bien plus, comme ici, à Barcelone, où le mal sévit avec une férocité inusitée et subjugue totalement les hommes. En ce qui me concerne,

j'y circule en toute liberté, invisible parmi ces frères qui sacrifient leurs frères, ces pères qui dénoncent leurs enfants et ces enfants qui exécutent ou font exécuter leurs parents ; parmi marchands de misère et maquereaux de la mort, colporteurs du crime et quincailliers de la dépravation. Barcelone est devenue une ville infâme, dévastée, qui semble d'une certaine façon s'amuser de l'idée de sa propre disparition.

J'écris en me sentant rassasié, parfaitement satisfait d'avoir bu le sang du curé que j'ai égorgé tout à l'heure, même si je dois avouer que cela n'a pas été sans difficulté, contrairement à ce que j'avais initialement prévu. Satisfaire sa soif est l'unique devoir du vampire et, afin de l'accomplir, il doit tout d'abord apprendre à repérer et à privilégier les proies faciles. En général, les hommes et les femmes qui ont la foi le sont, et encore plus dans cette ville qui les a transformés en chair à canon, horriblement triturée par la guerre. De plus, même si personne ne les poursuit, leur vie de prière ralentit finalement leurs réflexes et ramollit leur musculature. En théorie, leur dévotion les prépare à recevoir la mort en toute sérénité, ou du moins au terme d'une certaine résignation. Je dis bien en théorie, car le curé d'aujourd'hui m'a rendu la tâche on ne peut plus difficile : il se débattait, résistait, me griffait, hurlait comme s'il était devenu totalement fou. Par deux fois, il s'est même permis de blasphémer horriblement contre le Dieu dont il se targuait d'être un ministre. Ses vêtements, il est bon de le dire, conservaient des traces de parfum d'encens, et cela amplifiait la douceur qui envahissait ma bouche lorsque j'avalais goulûment le jet qui giclait de la veine tranchée de son cou.

Avant de le tuer, j'ai pris le temps de l'observer quelque peu. Il se trouvait dans une cellule, penché devant une table, en train de lire l'Évangile de Jean ; il

lisait comme nous le faisons tous, nous, les vieux, c'est-à-dire en suivant les lignes avec le doigt et en mâchouillant le texte à voix basse, et j'ai pu comprendre quelques mots. Il avait choisi l'histoire de la résurrection de Lazare, qui est aussi l'histoire d'un monstre. Je me suis toujours demandé si Jésus s'était senti véritablement ému par les pleurs de Marie Madeleine. Il ne faudrait pas oublier qu'un jour, elle l'avait oint de parfums puis lui avait essuyé les pieds avec ses cheveux, en signe de vénération. Ne serait-il donc pas possible qu'il cherchât d'autres faveurs en ressuscitant son frère, par exemple qu'elle le remerciât avec toujours plus d'onguents et toujours plus de caresses ? Quoi qu'il en fût, l'évangéliste affirme que, après avoir entendu les plaintes et les pleurs de Marie de Béthanie, Jésus avait demandé à être conduit jusqu'à la tombe de Lazare et que, une fois là-bas, il s'était adressé à Dieu en utilisant des mots tout à fait solennels. Puis, tout de suite après, il avait ordonné qu'on ouvrît le tombeau. Le défunt s'en était alors extrait par à-coups, bras et jambes enroulés dans des bandelettes et visage enveloppé dans le suaire. Tout d'abord, Jésus avait demandé qu'il fût détaché et qu'on le laissât marcher. C'est ce que fit le mort, qui avait les chairs intactes, sans la moindre marque de putréfaction ni le moindre relent malodorant, avec la peau toute rose, les membres souples, agiles, comme un vampire en train d'émerger de sa sépulture.

Ce ne devait certainement pas être la lecture qu'en avait faite mon brave curé : pour lui, la résurrection de Lazare ne pouvait être qu'un compromis de Dieu envers les hommes, fixé dans les Saintes Écritures, pour leur montrer la véritable vie que son Église promet après l'existence terrestre. Bref, à présent, il doit être en train d'éprouver la fiabilité d'un tel compromis : si c'est lui

qui avait raison, son âme doit déjà être en train de descendre à grande vitesse à travers les cercles de l'enfer, car il est mort en offensant Dieu en pensée, en paroles, par volonté et par omission. Une vie entière de prières et de renoncements pour finir par échouer au dernier moment de façon aussi lamentable qu'irréversible ! Pendant que mon brave curé se débattait et que j'étanchais ma soif, j'ai senti que l'Esprit saint était présent : *Ruach Ha Kodesh*, me disaient les juifs. La voix envoyée des cieux.

La futilité de l'être humain anéantit la culmination dans la froideur de la tombe et la putréfaction de la chair. Le rêve dérisoire des grandes entreprises humaines – qu'il s'agisse d'empires, d'idées, de villes ou de fortunes – se résout dans la couleur grise et répulsive que prennent les choses mortes. Car il n'est pas que les hommes qui soient mortels, les choses qu'ils construisent, se disputent et convoitent, meurent elles aussi, à leur tour. Il n'y a guère que nous, les monstres, qui soyons exemptés de mourir, pour la simple raison que nous ne sommes pas vivants. J'ai rencontré des hommes et des femmes qui m'ont offert leur sang de bon gré en échange d'une fausse promesse d'immortalité, à laquelle ils s'accrochent comme un enfant s'agrippe au sein de sa mère. Le passage de la nature humaine à celle de monstre est arbitraire, aucune volonté ne le dicte, aucune conjuration ne le suscite et aucune somme d'argent ne l'achète. Personne ne peut sauver quelqu'un de la mort, et encore moins Dieu, qui n'y aurait pas le moindre intérêt.

Voilà donc les termes de la charade : la réponse qu'on doit y apporter dépend seulement des attentes de chacun. Ceci dit, s'il est quelque chose que je puisse affirmer en toute certitude, c'est que, de toutes les erreurs de l'histoire humaine, la plus stupide est celle qui conduit à entretenir des attentes. Non parce qu'au bout du compte

tout dépend du hasard, comme le prétend la *vox populi* : car le hasard n'existe pas, tout comme n'existe pas l'ordre, ni les règles, ni la hiérarchie. L'espèce humaine est un accident réussi qui se produit au milieu du chaos. Il n'y a rien d'autre.

Devant tant d'inconsistance, je trouve surprenant que les hommes n'aient pas plus souvent pris la décision de supplanter Dieu, d'assumer ses fonctions et sa puissance à sa place et de commettre le péché suprême de l'imposture. Grâce à un projet plus puissant et plus blasphématoire que n'importe quel autre : créer de la vie, donner vie aux objets inanimés. Je me trouvais à Prague lorsqu'un rabbin irascible et un peu dérangé, connu sous le nom de Juda Loew, avait réussi à animer le Golem, un pantin, vaguement anthropomorphe modelé dans de la terre glaise, aux proportions gigantesques et aux gestes maladroits. Après que le rabbin avait introduit dans la bouche de la créature un rouleau de papier où était inscrit un mot de passe, le Golem s'était mis à trembler de tous ses membres, puis avait obéi aux ordres que lui avait donnés son maître. Juda Loew ensuite avait retiré le rouleau de papier de la bouche de la créature et celle-ci était devenue inerte, comme le vulgaire et simple tas d'argile qui avait servi à la façonner (le rabbin faisait courir le bruit que le mot de passe inscrit sur le papier était un des noms secrets de Dieu ; curieusement c'est celui-ci qui, au dire de nombreuses personnes, donnait vie à la pantomime).

J'étais également à Paris, lorsqu'un certain Vaucanson y était devenu célèbre grâce à son Canard, un automate très connu en son temps. Il s'agissait d'une figure de cuivre imitant à la perfection le corps d'un canard, avec toutes ses parties. Il était paraît-il capable de manger et de boire, de barboter et de cancaner, et aussi de

déféquer dans une bassine en argent. On l'appelait le Canard digérateur. Finalement, avec le temps, on a pu prouver que tout cela n'était qu'une vaste supercherie : le grain avec lequel le canard faisait mine de s'alimenter allait atterrir dans un compartiment dissimulé parmi les engrenages, et les défécations n'étaient autres qu'une bouillie stockée dans la partie postérieure de l'automate. En conclusion, un engin bien plus limité et ingénu que le Golem. Comme ce joueur d'échecs mécanique qu'un autre malin, se faisant appeler Maelzel, promenait dans toute l'Europe, provoquant la ferveur des foules. Tout le monde refusait d'admettre qu'un joueur expert se cachait à l'intérieur du pantin prétendument invincible, lequel ne s'était en effet jamais fait battre par les naïfs qui désiraient à toute force l'affronter, parmi lesquels figurait l'empereur Napoléon Bonaparte en personne.

Tout cela n'était donc que mystification, grossière tentative d'imiter la vie, ou de le faire croire. Mais ce qui est sûr, c'est que les hommes ont souvent travaillé à comprendre et à maîtriser les mécanismes qui la rendent possible avec la même application qu'ils se sont également employés à la détruire. Au bout du compte, qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce qui la différencie de la mort ? La vie est un phénomène énigmatique et fréquemment écœurant : la chair des hommes et celle des animaux palpitent encore après la mort, et les intestins conservent leurs mouvements péristaltiques pendant longtemps. S'ils sont stimulés, les muscles se contractent, même après avoir été arrachés du corps auquel ils ont appartenu. Tout le monde connaît l'histoire de cet officier anglais condamné à mort pour haute trahison : on l'avait éviscéré vivant, on lui avait arraché le cœur pour le jeter au feu ; immédiatement, celui-ci avait fait des bonds d'un mètre de hauteur, qui s'étaient succédé toutes les sept ou huit minutes. Un

comportement d'ailleurs semblable à celui qu'on peut observer chez les polypes, qui non seulement continuent à remuer après avoir été coupés en petits bouts, mais qui se régénèrent en quelques jours et forment autant de nouveaux polypes qu'on avait fait de morceaux. Les vers de terre, les chenilles, les mouches et les anguilles ont également en commun le fait que les parties mutilées de leur corps continuent à avoir une capacité de mouvement, qui s'intensifie lorsque celles-ci sont plongées dans de l'eau chaude. Et le cœur des grenouilles peut battre pendant plus d'une heure après avoir été extrait du corps, spécialement si on l'expose au soleil ou si on le place sur une surface à température adéquate. Les corps vivants, comme ceux des automates, ne sont rien d'autre que des machines : est-ce donc la température qui permet aux ressorts de s'activer ? Ou la température est-elle l'effet et non la cause du processus ? Est-ce enfin le souffle du Saint-Esprit qui est la cause première de la vie ?

Souvent j'ai du mal à différencier les hommes des animaux, car je me nourris indistinctement des uns et des autres et qu'ils réagissent tous avec la même panique devant la mort. Tandis que je m'en délectais, mon curé bondissait encore sur le carrelage en faïence du sol, de façon spasmodique, comme le cœur d'une grenouille ou d'une poule décapitée, avec les yeux injectés de fureur et de haine. On est en droit de supposer que s'ils s'attendaient vraiment à une vie extraterrestre après la mort (pas cette vie monstrueuse que nous partageons, nous, les vampires, avec Dieu et le Saint-Esprit, mais cette sorte de rédemption éclatante et lumineuse qu'ils se promettent entre eux), les hommes pourraient faire preuve d'un comportement moins décevant.

Les hommes ne supportent pas l'idée d'être assassinés ; en revanche, ils sont tous enthousiastes à l'idée

de pouvoir devenir eux-mêmes des assassins. Tout le monde, sans exception : la race humaine n'est rien d'autre qu'une lignée, déjà ancienne et extrêmement nombreuse, d'assassins. Voilà quel est le problème de la liberté humaine : à peine un individu pense-t-il l'avoir atteinte, que la première chose qu'il fait est de se focaliser sur l'élimination de ses congénères. L'ordre est rétabli lorsque quelqu'un d'autre lui fauche la vie, car l'ordre consiste à réprimer l'appétit envers le crime, en commettant pratiquement toujours un nouveau crime. Voilà pourquoi, mieux que tout autre chose, une guerre constitue la réalisation simultanée du désir de tuer accumulé par l'ensemble des individus d'une même génération. Un instant de libération collectif, un soupir énorme et dévastateur, exhalé du tréfonds de l'âme aussi bien par les victimes que par les bourreaux.

C'est pour cette raison que, lorsque je suis en présence d'un gosse, ce que je vois n'est pas un enfant, mais un assassin en puissance – et qui est parfois déjà passé à l'acte. Après en avoir fini avec mon curé, je cherchais une sortie qui me permît de m'enfuir sans être vu, et c'est ainsi qu'en empruntant une petite porte je me suis retrouvé dans une rue étroite et sans pavés. Je l'ai trouvé là, qui jouait à faire tourner une toupie sur le sol poussiéreux. Il n'avait pas plus de six ou sept ans, portait des pantalons de grosse toile et un chandail tout déchiré ; ses joues étaient pleines de morve et il observait avec des yeux en amande et bien ouverts les traces de sang constellant mon visage. Sa toupie à la main, il est resté figé dans la douce lumière du matin. Et moi je sentais à nouveau cette soif, qui ne s'étanche jamais tout à fait.

PREMIÈRE PARTIE

MEMENTO MORI

— *Ego te absolvo a peccatis tuis in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti*. Allez en paix avec le Seigneur, frère Plana.

Agenouillé par terre, frère Plana leva la tête, saisit entre ses mains l'étole que frère Darder portait à son cou et tenta de l'embrasser, mais il ne réussit qu'à la maculer de bave. Frère Darder fit un geste d'impatience avec sa main.

— S'il vous plaît, frère Plana, levez-vous et partez, grogna-t-il.

Celui-ci obéit et s'éloigna en traînant des pieds, tout en murmurant quelques mots de remerciement. Efflanqué et dépenaillé, la tête minuscule, le dos courbé et le ventre trop volumineux, quatre cheveux ébouriffés sur le dessus du crâne, la bouche à moitié édentée, frère Plana faisait fortement penser à un rat, à un gros mulot, et cela provoquait chez frère Darder un accès de répugnance impossible à contrôler lorsqu'il se trouvait en présence de cet homme, surtout lorsque celui-ci lui demandait de l'entendre en confession. Par ailleurs, le récit des péchés de frère Plana était toujours le même et frère Darder aurait été capable de le reproduire à l'avance, pour l'avoir tant de fois entendu. Il commençait par une suite de fautes, de mauvaises pensées et

d'omissions contre la Mère de Dieu ou un saint quelconque, que frère Plana énumérait à toute vitesse, à travers d'incompréhensibles ruminations, avant d'attaquer nerveusement les actions pécheresses proprement dites, se bornant pratiquement toujours à quelques incursions dans le garde-manger pour y soustraire un peu de sucre ou quelque tête d'ail qu'ensuite, lorsque personne ne pouvait le voir, il se boulottait tout seul. L'image mentale de frère Plana en train de fouiller dans le garde-manger de la pension et de croquer une gousse d'ail en cachette dans le noir, ramenait à frère Darder le souvenir d'un de ces rats bien gras et repoussants qu'il avait aperçus, dans son enfance, au magasin de grain de son père. Puis, cette répulsion grandissait et il éprouvait le besoin de terminer la confession au plus vite. Il appliquait aux péchés insignifiants de frère Plana une pénitence de routine, tout en réprimant le désir de retirer l'étole qui se trouvait autour de son cou avant que celui-ci ne parvînt à s'en saisir pour se la passer sur la bouche, avec une dévotion à ce point excessive qu'on aurait pu la prendre pour de la gloutonnerie.

Par ailleurs, pour qui se prenait-il, lui, pour accorder le pardon à qui que ce soit ? se demandait frère Darder, tandis que la porte de la cellule, rongée par l'humidité et les charançons, se refermait derrière frère Plana et qu'il se levait de sa chaise en pliant à présent avec soin son étole, qu'il venait de retirer. Depuis déjà deux mois que la guerre avait commencé, elle avait tout contaminé : les rues de Barcelone, l'air qu'on y respirait, les mots des adultes, les regards des enfants, les rayons de soleil sur les façades des immeubles, la lueur de la lune et des étoiles pendant les nuits d'été… Tout possédait la même odeur de putréfaction, comme si le monde était un cadavre gonflé et que les hommes et les femmes

étaient devenus ces vulgaires parasites qui s'agglutinent autour de lui. Le souffle, qui circule parmi les communautés humaines en temps de paix et qui ventile les villes où elles habitent en leur permettant de prospérer, s'était éteint à Barcelone. À présent la capitale était devenue rigide, coincée, elle faisait l'effet d'une énorme scène de bois que seuls faisaient vibrer le hurlement des sirènes et les soubresauts des bombardements. Depuis le temps, une patine de crasse semblait s'être collée sur toutes les choses et l'âme de frère Darder ne faisait pas exception à la règle.

Il s'étira, soupira et parcourut des yeux la tristesse de la pièce où il logeait : les carreaux ébréchés, le plâtre décollé aux murs, les taches d'humidité un peu partout, comme une éruption sur une peau malade. Quelques secondes après avoir été perçue par les yeux, cette tristesse en descendait pour rejoindre la bouche où l'on pouvait la mâcher, comme s'il s'agissait d'une pomme de terre. C'était justement cela qu'ils mangeaient presque quotidiennement : des patates bouillies quelquefois agrémentées d'un peu du sucre que subtilisait de temps en temps frère Plana dans le garde-manger. Des patates pour le déjeuner et pour le dîner. Et encore devaient-ils remercier la bonté de la patronne qui les accueillait en cachette dans sa pension. La pension Capell de la rue Ferran. Étant donné que les anarchistes les avaient expulsés du collège où ils résidaient (confisqué, comme tous les autres collèges de l'ordre, ou comme les éditions Luis Vives), les frères maristes – en tout cas ceux qui, comme lui, avaient eu de la chance et n'avaient pas été emprisonnés ni exécutés – avaient dû recourir à la charité clandestine de ces personnes qui avaient encore suffisamment de courage pour les recueillir chez eux. Les assassinats de religieux, aussi bien réguliers que séculiers,

avaient commencé dès les premiers jours de la guerre et encore aujourd'hui, le 20 septembre 1936, ils ne donnaient pas l'impression de devoir cesser. Quoi qu'en disent les frères Gendrau et Lacunza, qui finalement au milieu du désastre s'efforçaient de conserver un moral aussi bon que possible, pour le frère Darder, le projet des anarchistes était parfaitement clair : ils voulaient tous les liquider. Ils étaient forcés de se cacher, comme des animaux effrayés, et d'essayer de faire jouer les quelques relations qui leur restaient pour s'enfuir de cette ville aux relents de mort. Pendant les dernières semaines une question s'était fichée dans le crâne de frère Pau Darder, et il sentait qu'elle s'enfonçait chaque jour davantage et s'approchait de plus en plus de son cœur : où donc était passé Dieu ? Où se cachait-il pendant toutes ces horreurs ? Pourquoi ne répondait-il pas ? Il tentait d'extraire cette question de ses pensées à coups de nuits de prières et de larmes versées, mais ni les pleurs ni les prières n'obtenaient de réponse, et le silence ne faisait que refluer, comme un vent froid, dans le crâne sans cesse hanté par la même question de frère Pau Darder. Où donc était passé Dieu ? Pourquoi les avait-il abandonnés, eux aussi, tout comme il avait jadis abandonné son Fils cloué sur la croix ? Où étaient passés amour et miséricorde ? Oui, son âme s'était empoisonnée, comme tout le reste de la ville de Barcelone, et elle s'était transformée en un bout de pomme de terre bouillie dans la bouche remplie de salive de frère Plana.

— Bonjour, frère Darder. Auriez-vous vu le frère Gendrau par hasard ?

Frère Darder se sentait toujours un peu honteux lorsqu'il était en présence de l'infatigable frère Lacunza. C'était un homme parcimonieux et simple, originaire de la Navarre et directeur d'un collège de maristes à

Burgos, qui avait eu la malchance d'accepter l'invitation du supérieur régional de l'ordre en Catalogne pour dispenser des cours d'été aux novices de la Casa de les Avellanes, à Balaguer, et qui s'était retrouvé dans un des pires endroits d'Espagne, le jour où la guerre avait éclaté. Ensuite, il avait dû se cacher, comme tout le monde. Il n'avait pas pu retourner à Burgos ni en Navarre, où sans doute il aurait joui de conditions de vie bien différentes et probablement meilleures.

Cependant, il ne se plaignait jamais et ne se lamentait pas sur son malheur non plus. Bien au contraire, tout comme frère Pere Gendrau, il s'était immédiatement mis à la disposition du supérieur provincial, afin de remuer ciel et terre à la recherche d'une solution. Il devait bien y avoir un moyen de quitter cette ville démentielle, et il leur fallait à tout prix le découvrir. Grâce à certaines relations qui lui restaient à la mairie de Barcelone, le supérieur avait obtenu plusieurs laissez-passer signés par le président du Comité d'approvisionnement, permettant la libre circulation à travers la ville. Et les frères Lacunza et Gendrau les avaient utilisés pour mener des démarches visant à ce que les autorités donnent l'autorisation à tous les membres de l'institution mariste d'abandonner Barcelone. Mais toutes les négociations étaient jusqu'ici demeurées infructueuses. Après qu'on se fut aperçu qu'il était impossible d'obtenir des passeports ou des laissez-passer pour l'étranger, surgit enfin ce qui ressembla d'abord à une occasion inespérée. Il s'agissait de l'arrivée dans le port de Barcelone, à la fin juillet, d'un navire italien venu recueillir une première expédition de réfugiés. Frère Lacunza, muni de la recommandation émanant d'une de ses relations italiennes – qui s'appelait Mageroni –, réussit à arracher au consulat l'autorisation de faire embarquer les frères

maristes, à condition toutefois que ceux-ci soient munis d'un laissez-passer délivré par le conseiller du gouvernement de la Generalitat, M. Josep Maria España. Mais l'honorable personnage refusa formellement de signer cette autorisation par crainte que les autorités anarchistes – qui contrôlaient les ports et les frontières – ne finissent par l'assassiner. Ce premier échec fut suivi de nombreux autres, auprès des consulats de France et d'Allemagne, ainsi qu'auprès du conseiller culturel de la Generalitat, M. Ventura Gassol. Tout le monde les écoutait avec d'impressionnantes mimiques affligées et des hochements de tête compréhensifs, puis se débarrassait d'eux avec une douce bienveillance et une kyrielle d'excuses plusieurs fois répétées. Pendant ce temps, en Catalogne, on faisait déjà état d'une cinquantaine de frères maristes assassinés par les Patrouilles de surveillance, lorsque ces malheureux étaient pris en flagrant délit de fuite ou découverts dans quelque pension ou domicile de particuliers, là où eux-mêmes se cachaient en ce moment, risquant ainsi d'être un jour ou l'autre repérés, ou dénoncés, ou Dieu sait quoi, et ensuite écrasés comme de vulgaires fourmis dans leur fourmilière. Et malgré cela, frère Lacunza et frère Gendrau (pour frère Darder, ce dernier avait fini par tout à fait ressembler à son père, qu'il avait perdu) conservaient cette espèce d'optimisme impénitent qui leur permettait de continuer à chercher une échappatoire, avec toujours plus d'acharnement chaque fois qu'on leur fermait une nouvelle porte au nez. Oui, frère Darder admirait l'esprit de frère Gendrau et se sentait un peu honteux de la mollesse qui gouvernait le sien. Mais il trouvait également, et cela le rassurait, que la détermination à toute épreuve de celui-ci et de frère Lacunza était quelque peu pathétique. Car, au bout du compte, si Dieu avait décidé de

faire le sourd, ce n'étaient tout de même pas eux qui allaient l'obliger à passer la tête et à tendre l'oreille.

— Non, frère Lacunza, je suis désolé. Je n'ai pas vu frère Gendrau, de toute la matinée.

— Je me suis rendu dans sa chambre et je ne l'y ai pas trouvé… Frère Lacunza tenait une enveloppe dans sa main droite et l'agitait nerveusement. Bon, je vais aller voir ailleurs. Si vous le croisez, dites-lui, s'il vous plaît, que je dois avoir de toute urgence un entretien avec lui.

— Encore de mauvaises nouvelles ? supposa frère Darder, avec un sentiment de grande tristesse.

— Pour l'instant je n'en sais rien, je n'en sais rien… murmura frère Lacunza, inquiet. J'ai reçu ceci, et je dois en parler avec frère Gendrau. C'est une lettre de la FAI[1]…

— De la FAI ? s'alarma frère Darder, craignant qu'un voisin de la pension Capell, ou Mme Gertrudis elle-même, la patronne, qui devait en avoir par-dessus la tête de les supporter chez elle, ne les ait dénoncés aux anarchistes.

— On dirait bien, soupira frère Lacunza. Elle est signée par deux dirigeants du Département d'enquêtes. Il tira la lettre de son enveloppe et se mit à lire : Aureli Fernández et Antoni… Ordaz. C'est bien ça.

— Mais que veulent-ils ? Et comment sont-ils entrés en contact avec vous ? demanda frère Darder, de plus en plus affolé.

Frère Lacunza hocha la tête, écarquilla les yeux et ouvrit les mains.

— Ce sont des jeunes qui me l'ont donnée en main propre, sur le passeig de Gràcia. Il y avait trois garçons, et l'un d'eux était mariste. Sans prêter attention à la sueur

1 Fédération anarchiste ibérique. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*